

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Voix et silence : Le silence des Chagos de Shenaz Patel et L'exil selon Julia de Gisèle Pineau

Pooja Booluck-Miller

Volume 19, Number 3, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1096403ar>

DOI: <https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4118>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Booluck-Miller, P. (2022). Voix et silence : Le silence des Chagos de Shenaz Patel et L'exil selon Julia de Gisèle Pineau. *Voix plurielles*, 19(3), 418–433. <https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4118>

Article abstract

La prise de parole des femmes face au mutisme imposé par des systèmes oppressifs retient l'attention des écrivains insulaires. Dans *Le silence des Chagos et L'exil* selon Julia, Shenaz Patel et Gisèle Pineau inversent et contestent la représentation littéraire des femmes îliennes, qui se limite à la sexualité, à la violence et à l'humiliation. Cette étude porte ainsi un regard critique sur les modalités d'affranchissement et de libération des personnages migrantes qui utilisent la mémoire pour reconstruire l'identité perdue de leur communauté.

© Pooja Booluck-Miller, 2022



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Voix et silence :

***Le silence des Chagos* de Shenaz Patel et *L'exil selon Julia* de Gisèle Pineau**

Pooja BOOLUCK-MILLER, Université du Nouveau-Brunswick

Résumé

La prise de parole des femmes face au mutisme imposé par des systèmes oppressifs retient l'attention des écrivains insulaires. Dans *Le silence des Chagos* et *L'exil selon Julia*, Shenaz Patel et Gisèle Pineau inversent et contestent la représentation littéraire des femmes îliennes, qui se limite à la sexualité, à la violence et à l'humiliation. Cette étude porte ainsi un regard critique sur les modalités d'affranchissement et de libération des personnages migrantes qui utilisent la mémoire pour reconstruire l'identité perdue de leur communauté.

Mots-clés

Migration ; Résilience ; Mémoire ; Patel, Shenaz ; Pineau, Gisèle ; Insularité

Si l'écriture au féminin de la littérature francophone n'a reçu d'ampleur que dans les années quatre-vingt, les productions littéraires par des auteurs considérés îliens en reçoivent moins. Certaines œuvres de cette littérature dite périphérique et marginale limitent leurs personnages féminins à la sexualité, à l'érotisme et à la soumission aux brutalités du patriarcat. Toutefois, quelques auteures îliennes cherchent à contester cet archétype en mettant en scène des personnages qui dérangent et qui contestent le système social. Je suis consciente que l'évolution de l'écriture féminine a connu et connaît plusieurs défis influençant la parole des auteures. Dans cette veine, cette étude suivra la trajectoire qu'entreprennent Shenaz Patel dans *Le silence des Chagos* et Gisèle Pineau dans *L'exil selon Julia*, deux auteures insulaires, pour sortir des stéréotypes liés aux femmes îliennes dans le cadre de la migration. Au lieu de se vouer au silence, Charlesia et Julia, les deux protagonistes des romans à l'étude, reconstruisent non seulement l'identité des femmes dans un espace étranger, mais prêtent leur voix à celles qui n'en ont pas. Cette étude permettra de réévaluer les présupposés sur les femmes îliennes migrantes à travers les questions suivantes : quel rôle joue le silence dans leur

anéantissement et dans leur manifestation ? Et, pour celles qui osent perturber les ordres patriarcaux, comment la mémoire utopique conduit-elle à l'émancipation de leur collectivité ?

Donner la parole aux voix étouffées

Plusieurs théoriciens avancent qu'il existe un système de violence et de grotesque dans les îles autrefois colonisées (voir *Les damnés de la terre* de Frantz Fanon). De nombreux textes littéraires issus de l'espace insulaire partent de la colonisation (même sous-jacente) et de ses effets pour conclure à l'anéantissement du personnage îlien (*Tropique de la violence*, *Le dernier frère*, *Histoire de la femme cannibale*). Pour les écrivains d'un espace où la violence du passé empêche toujours leur émancipation, l'écriture est le seul refuge pour laisser libre cours à leur frustration. La perspective de Grant McCall sur les îles nous entraîne à concevoir un lien entre l'espace insulaire et la marginalité : « For the majority of the world's population, island residence seems to mean second best. It is as though there might be some ancient memory that the first islanders might have been those who fled the mainland for refuge, having lost a battle » (2). Certes, vivre sur une île renvoie à une image paradisiaque, mais le retour à la résidence sur le continent est prévu. Il s'agit aussi de l'idée selon laquelle les îles n'abritent que les indésirables de la société, ceux qui n'ont aucune contribution à apporter au continent. C'est dans cette même optique que plusieurs écrivains reprochent à ces espaces de ne pas répondre aux exigences des auteurs et d'avoir donc besoin d'être sauvés (2). Si la représentation géographique de l'île renvoie à une telle étrangeté, nous comprenons pourquoi la littérature insulaire souffre de cette même tendance.

Pour certains chercheurs, il se trouve une similitude entre l'île et la femme, à savoir l'isolement des îles du monde extérieur et la position subalterne des femmes dans un contexte social : « La fermeture de l'île isolée géographiquement du monde extérieur évoque une autre barricade, sinon un enfermement des femmes dans la cellule sociale. La possession géographique de l'île comme habitat est la métaphore du corps féminin pareillement habité et exploité » (Cissé 73). La littérature insulaire exploite grandement la violence faite aux femmes par les hommes ou par d'autres femmes, et cela, sur des

îles (*Le rire des déesses* par Ananda Devi, *Morne Câpresse* par Gisèle Pineau, *Rien ne t'appartient* par Nathacha Appanah). Pendant l'époque coloniale, l'une des raisons pour lesquelles les îles étaient habitées, était pour être exploitées : les *coolies* (les travailleurs engagés) et les esclaves y ont été amenés pour travailler la terre. Pareillement, l'exploitation du corps des femmes a sévi pendant des milliers d'années. Ce rapprochement sert de métaphore entre l'île et le genre féminin. Cette violence corporelle se voit dans *L'exil selon Julia* où Julia, la grand-mère de la narratrice, est battue par son mari, un homme « mulâtre » qui a servi dans l'armée française pendant la Première Guerre mondiale. Afin de mettre l'accent sur son statut plus élevé que sa femme – lui étant mulâtre et elle étant noire, il illustre dans sa relation avec sa femme le comportement des esclavagistes envers leurs esclaves : « Monsieur Asdrubal c'était un genre de fanfaron. Il m'a jamais parlé comme à personne. Toujours comme à son esclave [...] Quand il parlait à d'autres, ça sonnait tocotoc, bel français. Quand il était las de me voir, il criait : 'Marche !' » (Pineau 106). S'il accorde un traitement privilégié à ceux qui parlent la langue française, il dénigre sa femme, elle qui parle créole, langue des esclaves. Malgré les souffrances endurées, Julia ne lui dit mot et continue de lui prêter du respect : « Asdrubal représente en fait pour Man Ya [Julia] le retour du système symbolique de l'écriture, de l'oppression et de la domination coloniales » (Onyeoziri-Miller 26). Si Julia peut transmettre à ses petits-enfants comment résister au racisme et comment assurer leur place dans un milieu où les personnes noires sont piétinées, c'est grâce à celles qui lui ont transmis cette même connaissance lorsqu'elle grandissait. Ayant la peau noire dans une île colonisée, elle aurait connu les bribes des effets de la colonisation même si elle n'avait jamais rencontré Asdrubal. Cependant, on jugerait à tort que Julia, volontairement soumise à cet homme, est incapable de s'affranchir et de s'émanciper. Ce n'est qu'après son retour de France qu'elle se met debout contre Asdrubal : « à son retour, Man Ya l'avait avisé qu'elle était revenue femme-folle et de ne plus la toucher » (Pineau 215). Son parcours exilique lui fait prendre conscience de ce que son pays représente pour elle. La figure patriarcale est loin d'être la source de son existence, mais plutôt la communauté et la nature dans lesquelles elle s'épanouit. Pour Julia, l'île ne représente pas sa geôle, *a contrario*, elle représente plutôt l'abondance et la joie de vivre

(voir la scène où les prunes tombent dans son jardin, 217). Ce uniquement quand elle devient « femme-folle » qu'Asdrubal cesse de lui infliger des violences. La question à se poser ici n'est pas de juger les recours qu'adopte Julia, mais plutôt de savoir pourquoi la dénonciation de la folie est importante pour la revendication de la femme.

Mariama Bâ pose une question pertinente au sujet de l'émergence de la voix féminine : « Dans toutes les cultures, la femme qui revendique ou proteste est dévalorisée. Si la parole qui s'envole marginalise la femme, comment juge-t-on celle qui ose fixer pour l'éternité sa pensée ? » (6). La femme qui use de sa parole est dangereuse, car elle est prête à dénoncer la violence systémique qui la préfère sous silence. Si Bâ traite ici de la suppression des écrivaines africaines dans un univers dominé par l'homme, on se prête à ses convictions pour montrer comment le personnage féminin qui refuse l'imposition de l'autre est toujours mis en marge. Comme Julia qui est traitée de femme-folle parce qu'elle résiste à son mari, ce même traitement est réservé à bien d'autres femmes insulaires (*Pagli* d'Ananda Devi, *Le livre d'Emma* de Marie-Célie Agnant, *Pluie et vent sur Télumée Miracle* de Simone Schwarz-Bart). Maryse Condé, suivant de trait ses expériences et cette tendance littéraire, avoue qu'être à la fois insulaire et femme ne constitue pas une existence aisée : « Être femme et antillaise, c'est un destin difficile à déchiffrer » (Jacquey et Hugon 22). Loin d'éviter d'exploiter ces titres péjoratifs, les écrivaines en font pleinement usage pour s'inscrire dans les mouvements féministes qui contestent le silence des femmes.

Pour Rangira Béatrice Gallimore, « nombreux sont les critiques qui ont montré que la littérature féminine, discours féminin par excellence, est un contre-discours » (79). On a maintes fois reproché à Pineau l'image peu favorable des hommes dans ses romans. Ces reproches ne viennent pas de femmes, mais d'hommes qui, d'après elle, s'y reconnaissent (« Écrire en tant que Noire », 295). Cette réception négative incite nos auteures à mettre en scène une révolte positive pour donner suite à cette violence faite aux femmes. Si le patriarcat se reconnaît comme la cause des blessures et des traumatismes de la femme, cela veut dire qu'il s'aperçoit du pouvoir que possède leur victime. Défaire ce système inique tout en ébranlant la politique existante est précisément le style de nos auteures.

Se taire et les laisser prendre la parole

Dans *Le silence des Chagos*, Patel offre une dédicace à « Charlesia, Raymonde et Désiré, qui [lui] ont confié leur histoire [et] à tous les Chagossiens, déracinés et déportés de leur île, au profit du 'monde libre' » (8). Ce roman donne la parole à des personnages dont les voix ont été ignorées pendant leur propre exil en raison d'une décision autonome prise par les Etatsuniens et les Britanniques (cité ici comme « monde libre »). Au cours des années 1968 à 1973, ces derniers ont expulsé environ 1 500 à 2 000 insulaires chagossiens pour bâtir une base militaire américaine sur Diégo Garcia. Loin de leur dévoiler la vérité, les autorités ont préféré les maintenir dans l'ignorance. Suivant les informations vagues de l'administration, elles ont diminué leurs provisions de première nécessité pour donner suite à leur expulsion sans les prévenir (Patel 59). Pour reprendre l'observation de McCall, les Chagossiens sont envoyés dans leur geôle, à savoir l'île Maurice, après avoir perdu une bataille à laquelle ils n'ont même pas participé. L'histoire a retenu cet événement en guise de trahison : le gouvernement mauricien à l'époque, sous la direction de Sir Seewoosagar Ramgoolam, a vendu Diégo Garcia aux Britanniques en échange de l'indépendance de l'île Maurice et d'une somme de trois millions de livres. Afin de tromper les fonctionnaires de l'ONU, les Etats-Unis et la Grande-Bretagne ont classifié cette population comme « une population flottante » : « 'des travailleurs migrants', 'des travailleurs du coprah', 'des travailleurs de contrat temporaires' ou 'des ouvriers de contrat' » (Waters 112, ma traduction). Notant qu'étant donné que les esclaves africains ont été amenés de l'île Maurice par des propriétaires français des plantations de coco au dix-huitième siècle, ils ont utilisé l'histoire à leur avantage, avançant que les Chagossiens (descendants d'esclave) ne sont pas des habitants permanents de ces îles : « classés comme une 'population flottante' qui 'appartenait' à un autre endroit, les droits démocratiques des insulaires en tant qu'habitants des Chagos pouvaient donc être bureaucratiquement ignorés » (113, ma traduction). Patel s'en fait l'écho dans son roman par la voix de la protagoniste Charlesia : « Eux, ils ont essayé de faire croire que nous n'étions que des saisonniers venus de Maurice pour travailler pendant quelques mois ou années aux Chagos. Des saisonniers ! Ils ont tout effacé, tout nié, même nos cimetières, même les tombes de nos ancêtres » (144). En effaçant les

lieux de mémoire d'un peuple, on efface l'identité que ce peuple a forgée au fil des générations. Afin de faciliter leur déportation vers ces autres îles, les autorités désignent les Chagossiens comme appartenant à l'île Maurice ou aux Seychelles. Ce qui est ironique, c'est que cinq générations de Chagossiens considèrent les Chagos comme leur pays de naissance. Malheureusement, il suffit d'un seul plan imposé par l'Occident pour effacer complètement leurs marqueurs identitaires. On conclurait à tort que l'île Maurice, étant un milieu dit paradisiaque, tient les insulaires à l'écart de tous les enjeux. Suivons l'analyse de Maria do Rosário Girão Ribeiro dos Santos au sujet de l'île en tant qu'espace clos :

espace fermé, non exempt de périls, dénotant l'isolement et la fermeture (quoique la mer s'apparente à l'infini), l'île [...] devient le lieu par excellence de correction (car elle est punitive et vengeresse), d'apprentissage et de formation (puisque l'être humain apprend à y survivre), ainsi que de sagesse et d'initiation (car elle met en œuvre la prise de conscience des 'naufragés de la vie'). (3)

L'exil insulaire devient désormais une punition, une survie et une initiation à une vie peu désirable à celle d'avant. La difficulté à s'assimiler (malgré les similarités entre les deux îles) apparaît quand la cité bruyante de Port-Louis, capitale de l'île Maurice, se transforme en cauchemar pour les personnages chagossiens. Les évocations suivantes de la narratrice servent d'exemple : « ici, de toute façon, on ne pouvait jamais être tranquille » (16), « de l'eau gouttant entre les planches disjointes du toit » (16) et « la chaleur a fait tourner le reste de fricassée de gros pois de l'avant-veille, figée dans la casserole en un dégueulis jaunâtre que même les chiens refuseraient » (18). Ces « naufragés de la vie » à qui on a dicté leur destin, ne peuvent s'empêcher de se jeter dans la nostalgie du pays d'avant où les montagnes, les cocotiers, la mer et l'abondance de nourriture modelaient leur existence. Cette nostalgie conduit sans doute à la dépression, voire au traumatisme, puisque le quotidien exilique est réduit à la nourriture avariée, au bruit incessant d'une ville croissante et des habitations instables. Plusieurs d'entre eux meurent de « *lasagrin* », mot créole qui veut dire « la chagrin » en français (118). Pour David Vine, *lasagrin* est issu de la condamnation à l'exil : « [lasagrin] is nostalgia for the Chagos islands. It is the profound sadness of facing the impossibility of being able to return to one's home in the

archipelago » (400). D'après Fullilove, une psychiatre, cette condition est un exemple de « root shock », qui est la réaction émanant du traumatisme à la suite de la destruction de l'écosystème émotionnel d'une personne (400). Consciente de ce manque de reportage par les médias, Patel choisit de titrer son œuvre ainsi pour dévoiler ce silence mondial et pour porter hommage à tous les Chagossiens abandonnés à l'oubli. À travers une narration omnisciente, elle attire notre attention sur Charlesia, une combattante qui a participé à la lutte des Chagossiens dans la réalité. C'est pour une raison similaire que Pineau intitule son roman *L'exil selon Julia* et non pas « l'exil de Julia ». Ce choix consiste non seulement à mettre à l'honneur sa grand-mère qui prend la parole après de longues années de mutisme face à des systèmes oppressifs, mais aussi à valoriser ce que la narratrice apprend de celle-ci pour affronter son propre exil. Patel et Pineau ne se préoccupent nullement des répercussions qui pourraient se manifester sur le plan familial et politique. Pineau dénonce ouvertement son père « blanchi », qui tient à ce que ses enfants n'aient aucun repère identitaire en Guadeloupe et qu'ils soient fiers de la nationalité française malgré le racisme qu'ils subissent tous. Patel, de son côté, écrit un roman portant sur l'injustice commise par son propre gouvernement. Elle pourrait fermer les yeux sur ce problème puisqu'après tout, son pays a obtenu l'indépendance grâce à cet accord. Elle est toutefois consciente qu'elle récolte cette liberté à travers l'emprisonnement de ses homologues chagossiens.

La mémoire : reconsidérer le passé pour la collectivité

Thomas More utilise l'image d'une communauté complexe et autonome installée sur une île pour expliquer sa vision d'une société utopique : les gens partagent une culture et un mode de vie communs et bénéficient tous d'une liberté portée à l'illusion. Les habitants de More étaient exempts d'impôts, de pauvreté, de concurrence et de viles tendances. Ce concept se base sur ce qu'Ernst Bloch considère un « non-lieu ». L'utopie est précisément cela – un espace irréel qui permet quand même de rêver d'un état idéal, de réfléchir de façon innovatrice et d'agir à partir de ce que le passé nous a montré. Pour Bloch, il existe un rapport entre l'histoire et l'utopie : « si les images du passé viennent pour ramener l'individu en arrière, elles sont plutôt reprises, réélaborées, mises en liaison

avec l'avenir » (Hurbon 26-27). Loin de dépeindre l'image de l'île comme paradisiaque, la littérature insulaire met en exergue la multiplicité des violences présentes depuis la colonisation. Dans chaque œuvre où la fragilisation des femmes ou d'une communauté est présente, les auteures insulaires présentent des visionnaires qui utilisent la fonction mémorielle pour trouver une solution aux problèmes actuels. Charlesia et Julia en sont des exemples.

L'émergence d'un visionnaire a lieu pendant des périodes de crise, d'oubli et de confusion collectifs. Dans des textes africains et antillais, ce sont de vieux personnages (comme dans la présente étude), des chefs traditionnels (*Les bouts de bois de Dieu* d'Ousmane Sembène) ou même des personnages considérés fous (*Les aubes écarlates* de Léonora Miano). Pour rendre justice à leur peuple, Julia et Charlesia ont recours à l'oralité afin de recréer l'espoir perdu. En France, Gisèle, la narratrice de *L'exil selon Julia*, découvre en Julia une alliée pour affronter ses difficultés liées à l'identité et à l'enracinement dans un pays qui la considère comme étrangère. L'autobiographie de Pineau n'est pas seulement un recueil des expériences d'exil de sa grand-mère, mais aussi une récollection des leçons que l'auteure a tirées sur son propre exil. Obed Nkunzimana note la première leçon : « Le passage de Julia parmi les siens constituerait donc une révélation : leur émigration porteuse d'une souffrance est en fait un exil, mais vécu dans une forme d'inconscience » (155). Malgré la fausse prétention des adultes que la migration qu'ils vivent n'est point une punition, Gisèle se trouve désormais dans l'entre-deux, à savoir en France et en Guadeloupe. C'est grâce à Julia qu'elle peut donner sens à son enfermement et à son identité perdue. Alors que, pour les adultes, Julia n'est qu'« un genre de commode mastoc reléguée dans un coin de la cuisine depuis combien de générations » (15), elle est pour Gisèle la clé de ce gouffre provoqué par le silence des parents à propos de ses origines. L'histoire de l'esclavage s'avère essentielle pour toute personne issue d'une lignée qui a souffert de la colonisation. Ayant des parents antillais qui ne valorisent point la mémoire historique des Antilles, Gisèle souffre d'un ancrage inauthentique : « j'ai longtemps gardé le sentiment d'avoir perdu quelque chose [...] j'ai nourri en moi cette perte, pesante comme un deuil, manque sans définition. Affamée de savoir, assoiffée d'un espace authentique, empressée de retrouver le

fondement même du monde, je chargeai mes épaules d'un amer équipage » (20). C'est pour cela qu'elle montre une certaine affinité envers Julia qui prône l'appartenance à un monde dans lequel les personnes noires sont loin d'être étrangères. Cette perte, décrite dans cette citation comme une famine et une soif inassouvie, nécessite bien la mémoire d'une vieille personne avant d'être résolue.

Pour André Mary, « le terme 'visionnaire', répandu dans les pays francophones, s'applique couramment à celui qui 'a des visions' mais aussi à celui qui 'fait la vision' » (67). Cette vision, selon Mary, les incite à identifier les causes du mal et les solutions à prendre pour les résoudre (9). Les visionnaires souffrent parfois des répercussions, car leur rôle est de remettre en question les croyances d'autrui et ils se souviennent de ce que les autres ont oublié et voudraient oublier (voir Emma dans *Le livre d'Emma* d'Agnant et Babayako dans *Les bouts de bois de Dieu* de Sembène). Dans mon étude, les visionnaires utilisent la mémoire pour rappeler les souvenirs que les systèmes patriarcaux et occidentaux ont fait sombrer dans l'oubli. Dans *Le silence des Chagos*, Désiré est né dans le bateau qui a transporté les Chagossiens vers l'île Maurice et est laissé dans l'ignorance pendant toute sa vie. Lui qui se croyait Mauricien commence à s'interroger sur son identité grâce aux prénoms, « Nord » et « Nordver » (le nom du bateau) que lui donnent les autres Chagossiens. Raymonde, sa mère, refuse de révéler l'histoire traumatique à son enfant, de peur de revivre cette expérience qui l'a tant perturbée. La narratrice capte adéquatement les traumatismes de cette dernière lorsque Désiré lui pose des questions : « De grands pans de silence se posaient sur ses lèvres et ses yeux [...] Comment lui raconter ? Par où commencer ? Sa naissance, le bateau, la terre, l'autre terre. La vraie. Celle qui s'étend dans sa tête et dans son cœur, dans son ventre et ses entrailles, toutes nuits. La terre d'avant » (87). Le mot « silence » fait référence à la voix étouffée des personnages chagossiens pendant de nombreuses années. Le mutisme qu'ils adoptent est un mécanisme de défense pour survivre et vivre avec ce traumatisme. Dans le cas de Raymonde, il ne s'agit guère d'oublier, mais plutôt de refuser d'inclure Désiré dans cette mémoire et cette souffrance collectives – les moments passés à « la terre d'avant » et sur le bateau la hantent indéfiniment. La répétition de « terre d'avant » ou « l'autre terre » suggère l'esclavage. De même que les esclaves ont été involontairement

arrachés à leur terre pour subvenir aux besoins des Occidentaux, les Chagossiens connaissent malheureusement le même sort. On se demande toutefois si, en gardant Désiré dans l'obscurité, Raymonde le protège véritablement du traumatisme collectif. Selon Charlesia, Désiré est titulaire de l'histoire de ses ancêtres – il doit assumer la responsabilité des mémoires d'antan afin de pouvoir les transmettre aux générations à venir. L'oralité de Charlesia comprend de même sa lutte contre les Mauriciens. Son silence n'aboutissant à rien, elle s'apprête à la violence, à savoir aux grèves : « on a déclenché beaucoup de manifestations, de grèves de la faim. Un jour j'ai été matraquée par la police, enfermée en prison » (147), ou, quand le groupe dirigé par Charlesia lutte physiquement contre les policiers : « ils nous ont traînées jusqu'à l'ascenseur, et une fois à l'intérieur, nous nous sommes assises par terre en refusant de bouger. Quand des policiers ont essayé de venir nous en sortir, [...] il y a [eu] quelques coups de parapluie et de chaussures qui ne sont pas perdus ! » (148). L'accord des verbes « traîner » et « s'asseoir » au féminin indique qu'on a affaire là aux femmes. Ce choix est symbolique, car il s'agit d'un groupe de femmes qui dérangent et interrogent les normes de genre et les tabous sociaux (voir Chevillot et Trout). Ce pas en avant sert de relais pour les générations chagossiennes à venir, mais incommodent grandement les autorités qui ne s'attendaient pas à une manifestation dirigée par un groupe de combattantes. La transmission de la mémoire par Charlesia entraîne le désenchaînement de la fausse nationalité de Désiré, ce qui lui permet de s'approprier sa véritable identité. La divulgation de Charlesia et de Raymonde éveille non seulement une curiosité chez Désiré, mais aussi une rage contre les responsables de leur condition qui remonte à l'esclavage : « comment ça, vendus ? Vous n'apparteniez à personne. Vous n'étiez pas des esclaves, non ? » (144), « mais ils n'ont pas le droit ! Il faut continuer à se battre ! Pourquoi est-ce qu'on ne pourrait pas rentrer chez nous ? » (149). Ses questions reflètent les grands thèmes de la lutte que Charlesia a entamée, une lutte dans laquelle Désiré est dorénavant impliqué. Partageant la même vision que Charlesia, Désiré reprend le flambeau pour honorer les justiciers qui ont été réduits au silence malgré leurs tentatives de renverser la décision inique du gouvernement. Pour donner suite à la solidarité et à la consolidation des Chagossiens, Patel tisse une image prometteuse, mais illusoire pour corroborer la vision

de Charlesia : « Fermés au bruit de la ville qui s'épuise dans leur dos, ils dessinent, du regard, ce bateau qui les emmènera, qui les ramènera, là-bas, de l'autre côté de l'horizon, là où le soleil se lève sur une pluie d'îles, posées sur la mer comme une prière. Chez eux. Là-bas, aux Chagos » (151). Certes, la mémoire leur permet un retour symbolique au pays natal, mais elle solidifie aussi la croyance qu'ils verront un jour ce paradis perdu. Le contraste entre le bruit de la capitale de l'île Maurice, Port-Louis, et le lever du soleil sur Chagos renvoie aux souffrances historiques de ce peuple face à l'image prometteuse de l'avenir qu'ils s'efforcent d'atteindre. Malgré une fin pleine d'espoir dans le roman de Patel, les Chagossiens luttent toujours pour leur retour¹.

On retrouve la même manifestation de la mémoire utopique chez *L'exil selon Julia* quand Julia transmet les dits et les non-dits de l'histoire de l'esclavage à sa petite fille Gisèle. À force de réapprendre le lien avec le passé, Gisèle parvient à retrouver un sentiment d'appartenance à la mémoire de sa collectivité. L'expression corporelle de Julia lors de la transmission de la mémoire de l'esclavage à ses petits-enfants rappelle les meurtrissures de ses aïeules et provoque un étonnement chez ces petits-enfants : « Man Ya [Julia] pousse un grand soupir, secoue des chaînes invisibles et parle de l'abolition de 1848 » (113) et « Quand elle dit le Mot [l'esclavage], des rivages sans soleil s'ouvrent devant nos yeux. Frissons » (111). En remplaçant le mot « esclavage » par « le Mot », la narratrice refuse de mettre au point les conjonctures qui ont tant humilié ses prédécesseurs. Il va sans dire qu'elle est aussi horrifiée par l'usage et la connotation de ce mot. L'antonomase du substantif « mot » souligne de surcroît son ébahissement face aux cruautés envers son peuple. La disposition affective que ressent Gisèle, est due à la façon dont Julia instruit ses petits-enfants. En plus de ses expériences personnelles, Julia inclut également des dates véridiques afin de leur permettre de situer l'événement de l'esclavage. Consciente des manigances de ceux qui écrivent l'histoire, elle rend visible le chapitre rendu invisible par les historiens occidentaux, à savoir la réintroduction de l'esclavage en 1802 pour donner suite à son abolition initiale en 1794. Le rôle de la Martiniquaise Joséphine qui a convaincu Napoléon de rétablir l'esclavage fait l'objet du témoignage de Julia :

Las, le temps de compter les bras, on rétablissait déjà l'esclavage. La loi venait de France, c'était écrit, signé, tamponné. On disait que la Martiniquaise Joséphine l'avait, dans sa couche, elle-même dictée à Bonaparte. Alors, on eut beau imprimer des mots de papier pour dénoncer la loi, il faut lever des armées au nom de la liberté, et tomber sous les balles. (113)

En ayant recours aux mots « écrit, signé, tamponné » pour désigner la promulgation de la loi, la narratrice (sous l'influence de Julia) évoque le non-respect des promesses faites lors de la première abolition de l'esclavage. Alors que les esclaves se croyaient enfin libres, leur statut de « sous-hommes » était de nouveau renforcé à cause de l'instabilité financière d'une famille béké. Comme l'indique Louise Hardwick : « this is the only reference in the *récits d'enfance* to the well-known legend that the Empress Joséphine, a béké, coaxed Napoleon to reintroduce slavery because her family's plantation in Martinique was suffering » (50). Le rôle de la Martiniquaise Joséphine, bien que significatif dans l'histoire, reste désormais inconnu par plusieurs. En l'incluant dans les livres historiques, l'image de la France, déjà entachée par le colonialisme, sera aggravée. La dernière partie de la citation nous réfère à une armée qui a lutté contre cette injustice, mais qui n'a pas réussi. Hardwick explique davantage la référence subtile de l'échec historique, mais honorable de Louis Delgrès : « although Delgrès is not named, the extract subtly alludes to the mass suicide of his army and echoes his mantra of 'vivre libre ou mourir' » (50). Julia utilise l'expression « les armées au nom de la liberté » pour décrire le slogan de Delgrès, une personnalité de l'histoire de la Guadeloupe, qui s'est opposée aux esclavagistes. Toutes ces leçons historiques de Julia permettent à ses petits-enfants de comprendre le dédain et le dégoût subis par leurs ancêtres sous les esclavagistes français. Mais le plus important est qu'elle leur inspire la possibilité d'un monde dans lequel ils se reconnaissent parmi les autres personnes noires qui ont été et sont victimes des scélératesses des Occidentaux.

Énoncer le passé de vive voix pour combler le silence imposé par l'autre permet aux ostracisés de mieux s'affranchir. Récepteurs des messages de leurs aînés, Gisèle et Désiré doivent passer à l'action, à savoir de porter en eux la résilience vécue par ceux qui ont lutté pour que leurs descendants puissent assurer leur place dans le monde. Désiré,

suivant les pas de Charlesia qui ne peut plus intervenir pour cause de vieillesse, prend en main les doléances des Chagossiens. Gisèle, pour sa part, se crée un univers pour elle-même guidé par la présence symbolique de Julia. Symbolique, car c'est à partir du départ de Julia qu'elle se met à construire ses propres procédés pour combattre sa solitude en France. Au lieu de se livrer au mutisme imposé par les traumatismes de l'esclavage, elle adopte la technique d'Anne Franck qui a recours à l'écriture pour énoncer ses traumatismes. Les trente-cinq lettres adressées à Julia exhibent toutes ses pensées, allant de la démission de Charles de Gaulle et la brutalité de sa maîtresse d'école jusqu'à la mise à jour des programmes télévisés (Pineau 145-166). Écrire est non seulement thérapeutique, mais l'acte de diriger ses pensées envers son alliée apporte du réconfort dans la vie d'une petite fille qui souffre d'un exil froid et impitoyable. Dans l'une des lettres, elle admet qu'elle a commencé à collectionner des lentilles qui lui rappellent les Antilles : « parfois, je trie les lentilles. Je garde en secret tous les cailloux que je trouve, comme le début d'une collection de pierres précieuses. D'où viennent ces roches ? J'en ai déjà plein dans une boîte d'allumettes Soleil Levant » (147). Ces pierres précieuses sont pour elle un espoir auquel elle s'accroche et une évasion aux Antilles quand les racistes s'en prennent à elle, comme lorsque sa maîtresse d'école la fait passer sous la table à cause de son supposé sourire ironique (151). Le titre de la boîte d'allumettes est à noter. L'image du soleil levant implique la naissance, l'exode, l'inchoatif d'une nouvelle destinée. En collectionnant les symboles des Antilles, terre lointaine qu'elle veut tant rejoindre, Gisèle manifeste de façon implicite et concrète son retour en Guadeloupe, le pays où elle retrouvera sa grand-mère et ses semblables. Effectivement, lorsque son père décide de quitter la France suite à la démission de Charles de Gaulle, son idole, elle retrouve la convivialité de ses congénères guadeloupéens. La métamorphose des deux personnages romanesques fait voir que la mémoire utopique mène à leur empoussancement et, par conséquent, leur permet de briser le silence imposé.

Au fil des années, la représentation de la femme insulaire a connu une grande évolution grâce aux œuvres d'auteures qui inversent et contestent les concepts stéréotypés des femmes. La schématisation coloniale et patriarcale les a longtemps dépeintes comme des êtres « totalement victimisé[s], battu[s], exploité[s], humilié[s] »

(Magdelaine-Andrianjafitrimo et Arino 6), réduites à la sexualité, à l'exotisme et à l'érotisme. Cette dernière tendance suit de trait l'image paradisiaque et l'isolement des îles qui contribuent à l'étrangeté des femmes îliennes. Étrangeté, car tout comme l'île, elles sont placées hors de l'espace dominant. Pineau et Patel sont de celles qui n'assujettissent pas les femmes à des étiquettes réductrices. Les femmes sont reconnues non seulement pour leur bravoure et leur résilience, mais aussi pour leur contribution à la vision collective. Ces deux œuvres montrent l'évolution des protagonistes, allant du silence face à des autorités oppressives jusqu'à l'exode d'une quête libératrice pour leur peuple. Malgré les connotations d'excentricité et de folie, de telles protagonistes déconstruisent l'image dévalorisante des sociétés opprimées et marginalisées.

Ouvrages cités

Agnant, Marie-Célie. *Le livre d'Emma*. Montréal : Remue-Ménage, 2001.

Appanah, Nathacha. *Le dernier frère*. Paris : Olivier, 2007.

---. *Rien ne t'appartient*. Paris : Gallimard, 2021.

---. *Tropique de la violence*. Paris : Gallimard, 2016.

Bâ, Mariama. « Fonction des littératures africaines écrites ». *Écriture française dans le monde* 3.5 (1981). 3-6.

Chevillot, Frédérique et Colette Trout. *Rebelles et criminelles chez les écrivaines d'expression française*. Amsterdam : Rodopi, 2013.

Cissé, Mouhamadou. « Violence et révolte des femmes insulaires dans *Morne Câpresse* de Gisèle Pineau et *Pagli* d'Ananda Devi ». *Les écrits contemporains de femmes de l'océan Indien et des Caraïbes. Revue du groupe de recherche et d'études sur les littératures et cultures de l'espace francophone* (2012). 67-82.

Condé, Maryse. *Histoire de la femme cannibale*. Paris : Mercure de France, 2003.

Devi, Ananda. *Le rire des déesses*. Paris : Grasset, 2021.

---. *Pagli*. Paris : Gallimard, Collection Continents Noirs, 2001.

Fanon, Frantz. *Les damnés de la terre*. Paris : Maspéro, 1961.

Gallimore, Rangira B. « Écriture féministe ? Écriture féminine ? Les écrivaines francophones de l'Afrique subsaharienne face au regard du lecteur/critique : la

- littérature africaine et ses discours critiques ». *Études françaises (Montréal)* 37.2 (2001). 79-98.
- Hardwick, Louise. *Childhood, Autobiography and the Francophone Caribbean*. Liverpool : Liverpool UP, 2013.
- Hurbon, Laënnec. *Ernst Bloch : utopie et espérance*. Paris : Cerf, 1974.
- Jacquey, Marie-Clotilde et Monique Hugon. « 'L'Afrique, un continent difficile' : entretien avec Maryse Condé ». *Notre Librairie (Paris)* 74 (1984). 21-25.
- Magdelaine-Andrianjafitrimo, Valérie et Marc Arino. *Îles/Elles. Résistances et revendications féminines dans les îles des Caraïbes et de l'Océan Indien (XVIIIe-XXIe siècles)*. Saint-Denis : K'A, 2015.
- Mary, André. *Visionnaires et prophètes de l'Afrique contemporaine. Tradition initiatique, culture de la transe et charisme de la délivrance*. Paris : Karthala, 2009.
- McCall, Grant. « Nissology : A Proposal for Consideration ». *Journal of the Pacific Society* 17.63-64 (1994). 1-14.
- More, Thomas et Paul Turner. *Utopia*. Londres : Penguin Classics, 2003.
- Nkunzimana, Obed, Marie-Christine Rochmann et Françoise Naudillon. *L'Afrique noire dans les imaginaires antillais*. Paris : Karthala, 2011.
- Patel, Shenaz. *Le silence des Chagos*. Paris : Olivier, 2005.
- Pineau, Gisèle. « Écrire en tant que Noire ». *Penser la créolité*. Dir. Maryse Condé et Madeleine Cottenet-Hage. Paris : Karthala, 1995. 289-295.
- . *L'exil selon Julia*. Paris : Le Livre de Poche, 1996.
- . *Morne Câpresse*. Paris : Mercure de France, 2008.
- Schwartz-Bart, Simone. *Pluie et vent sur Télumée Miracle*. Paris : Seuil, 1972.
- Sembène, Ousmane. *Les bouts de bois de Dieu*. Paris : Le livre contemporain, 1960.
- Santos, Maria do Rosário Girão Ribeiro. « L'insularité : du mythe à la réalité ». *Carnets. Revue électronique d'Études françaises* 3.2 (2015). 1-12.
- Vine, David. *Island of Shame : The Secret History of the U.S. Military Base on Diego Garcia*. Princeton : Princeton UP, 2011.
- Waters, Julia. *The Mauritian Novel : Fictions of Belonging*. Liverpool : Liverpool UP, 2018.

Note

¹ Même si l'ONU exige au gouvernement britannique de rendre les Chagos à l'île Maurice, la Grande Bretagne tient à son pouvoir et s'engage toujours dans une bataille pour maintenir son administration.